

Comment "la pensée" se fait monde malgré tout : analyse ethnologique d'un symbole central du cosmos philosophique français

Eli Thorkelson

"Je suis dans mes pensées" — un doctorant de philosophie

"C'est une exposition très bien pensée..." — à propos du musée où se trouve le colloque

Résumé

J'esquisse une analyse du mot « pensée » comme signifiant local dans le domaine de la philosophie française. Il s'agit d'une analyse discursive, synchronique et non-historiciste, à partir du paradoxe selon lequel la pensée « ne se fait pas monde » dans un sens large du « monde », mais « se fait monde » malgré tout dans le domaine local du discours philosophique. Après un bref examen d'un corpus provisoire de différentes utilisations du mot, je présente quelques extraits d'entretiens ethnologiques dans lesquels deux philosophes définissent la « pensée ».

Note biographique

Eli Thorkelson est doctorant en anthropologie culturelle à l'Université de Chicago. Il travaille sur la production du savoir en sciences humaines, ayant publié sur la pédagogie de la théorie littéraire et sociale aux Etats-Unis. Sa thèse portera sur les pratiques de la production du savoir en philosophie, dans le contexte des réformes universitaires françaises et de la contestation qu'elles ont suscitée.

Introduction

Je tiens tout d'abord à me présenter. Je suis en doctorat d'anthropologie à l'Université de Chicago, et en France depuis presque deux ans dans le cadre de mes recherches sur les politiques universitaires françaises et la production de savoir en philosophie. Bienvenue sur mon terrain ! Car précisément nous y sommes. Ceci veut dire que, comme beaucoup d'entre vous le savent déjà, j'ai un statut un peu particulier dans ce colloque, c'est-à-dire le statut de l'observateur-participant, de celui qui fait partie d'un monde sans y être complètement intégré, de celui qui appartient mais en même temps essaie d'objectiver, de décrire, et de rendre compréhensible aux gens de l'extérieur le champs qu'il analyse. Dans mon cas j'ai une triple extériorité : comme ethnologue, une extériorité disciplinaire ; comme Américain, une extériorité nationale ; comme anglophone, une l'extériorité linguistique. Mais comme certains l'ont déjà remarqué dans ce colloque, les frontières sont souvent poreuses, les gens pratiquent diverses formes d'hospitalité, et nous ne sommes pas tous obligés d'interrompre l'entreprise que l'on mène devant certaines frontières momentanément fermées. (Ceci est une très

bonne chose, car sinon tous les ethnologues auraient cessé leur activité depuis longtemps.)

Bref, je suis ici en situation paradoxale, et je vais donc partir d'un paradoxe. C'est le paradoxe d'un monde qui se constitue autour d'un symbole central, mais qui en même temps essaie de se distancier de ce symbole ou au moins de se distancier de ses manifestations les plus évidentes. C'est le monde paradoxal des philosophes, qui pensent pour gagner leur vie, mais qui ne veulent pas — au moins dans certains cas — que le monde se réduise à la pensée. J'imagine par analogie un marchand doté d'un sens certain de l'ironie qui ne veut pas que le monde se réduise à la marchandise. Dans le monde où nous sommes, nos contradictions constitutives sont mises en pratique, sont vécues ; nous habitons un monde ou plutôt des mondes constitués autour de distanciations, d'ironie, de la critique interne ; le monde de la "pensée" est loin d'être le seul monde de ce type. Mais c'est quand même le monde dont je vais vous parler et c'est le monde dans lequel nous sommes.

C'est ce mot, « la pensée », qui me frappe, et qui m'a frappé depuis mon arrivée dans ce milieu. Pour montrer sa spécificité, il convient de faire une comparaison avec l'anglais. Il y a évidemment un mot anglais qui correspond au mot « pensée », c'est-à-dire « thought », mais ce mot, me semble-t-il, n'a ni la même centralité ni les mêmes fonctions sociales que le mot « pensée ». En bref, le mot existe, mais n'est pas forcément un signe du sérieux ni de l'actualité. Par exemple, dans le département de philosophie à Paris-8 on peut parler de « la pensée la plus puissante », mais en anglais l'expression équivalente directe n'a pas beaucoup de sens. Ou par exemple : une expression telle que « la pensée de Descartes » semble parfaitement courante en français, mais son équivalent anglais, « Descartes' thought », est compréhensible mais un peu datée, dans un registre un peu formel voire un peu archaïque. Quant au verbe « penser », en anglais on utilise constamment le verbe correspondant, « to think », mais il y a néanmoins une différence essentielle : en français c'est un verbe transitif et souvent réflexif, tandis qu'en anglais c'est un verbe intransitif et moins facilement réflexif. Ainsi donc en français il est facile de dire qu'« on pense quelque chose », voire que quelque chose « se pense », tandis qu'en anglais ces expressions existent à peine ou pas du tout, et les idées ainsi exprimées apparaissent moins directement ou même sont complètement inexistantes.

Ce passage par les différences linguistiques me paraît important, car il faut souligner que les frontières et les formes linguistiques nous entourent et nous déterminent tous. Certes, nous sommes ici tous conscients de nos différences linguistiques. C'est même le principe organisateur de ce colloque qui réunit — de manière exemplaire d'ailleurs — des gens d'origines différentes. Mais, malgré cette volonté affichée d'approche pluridisciplinaire et de dialogue entre les savoirs qui

caractérise cet événement, ce qui se manifeste par le simple fait de notre présence l'un après l'autre sur cette scène et qui témoigne en soi d'un effort intellectuel commun de penser les frontières, il me semble possible d'affirmer que l'influence de nos modes d'expression universitaires respectifs reste déterminante. C'est après tout une vieille hypothèse anthropologique que la langue informe ou détermine la pensée, non seulement dans son expression, mais peut-être aussi dans son fond même, et surtout dans les méta-récits qui lui donnent du sens.¹ Je pars donc de l'hypothèse que dans le monde où nous sommes, le mot « pensée » est à la fois un puissant opérateur sémiotique — un outil intellectuel, si vous voulez — et un méta-récit qui suscite des réactions parfois contradictoires.

Pour clarifier un peu cette hypothèse je prendrai de deux ou trois exemples qui me paraissent révélateurs. Cependant deux précisions méthodologiques s'imposent au préalable.

(1) Ce qui m'intéresse ici c'est le signifiant, non pas le signifié ; je m'intéresse aux fonctions de "la pensée" comme signe dans un contexte local, non pas à la réalité des processus subjectifs ou intersubjectifs (voire objectifs, si vous croyez à une pensée objective, un *Weltgeist* hégélien, etc). Je ne nie en aucune façon la réalité que les êtres humains pensent ; en revanche, je souligne que les catégories par lesquelles nous pensons la pensée sont locales, spécifiques, et non sans enjeux sociaux ou idéologiques.

(2) Ceci n'est pas une analyse historique. Évidemment il existe une histoire, non seulement de la pensée dans l'histoire en générale, mais aussi du mot "pensée" en France. Même un étranger comme moi est capable de reconnaître le poids du patrimoine cartésien. Mais cet exposé se limite à ce que j'ai pu voir dans la situation présente ; ceci est donc une analyse synchronique, une analyse culturelle, sans anti-historicisme mais pour l'instant pas historiciste non plus.

Ceci étant dit, commençons notre analyse par une des contradictions que j'ai déjà mentionnée à propos de la pensée comme méta-récit local.

La pensée, ce qui fait et ne fait pas monde

Permettez-moi de vous présenter comment je suis tombé sur ce paradoxe. Dans la brochure du master du département de philosophie de Paris-8, il y a une phrase qui précise que les enseignements et les recherches du département s'opposent « à l'injonction ordinaire des univers culturels

¹ Voir par exemple Whorf 1956 et Lucy 1997.

demandant à la pensée de "se faire monde». Je lis cette phrase dans le train qui m'emmène de Paris à Perpignan pour participer à ce colloque. Mais je ne suis pas du tout sûr de ce que veut dire une telle injonction de "se faire monde." Je demande donc à un des doctorants du département, qui est heureusement en face de moi dans la voiture. Il l'examine, il se perd un peu dans la longueur de la phrase, qui comprend dix lignes et dont je ne vous cite que le début. Il réfléchit, il n'arrive pas non plus à comprendre, se faire monde, qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Nous ne savons pas. Nous imaginons, cyniquement, que c'est une phrase cérémonielle à laquelle aucun lecteur ne ferait attention. Cependant, en tant qu'ethnologue j'obéis à l'injonction de comprendre tout ce que peux, je réitère donc ma question quelques minutes plus tard à Stéphane Douailler, assis juste derrière moi. Il m'explique que la phrase veut exprimer une opposition à l'idée que la pensée doit se réaliser dans le monde, doit devenir monde, qu'elle doit donc être réalisable, peut-être pragmatique ou fonctionnelle ou opératoire... Et il ajoute qu'une autre partie de cette longue phrase est censée exprimer une résistance à une pensée qui serait totale ou complète, à une pensée de la totalité, comme chez un marxisme traditionnel. Ainsi donc, et si j'ai bien compris, ceci est une phrase qui résiste à la fois à un rapport complètement pragmatique voire technocratique à la pensée, et aussi à une philosophie par exemple marxiste qui voudrait gouverner et transformer la société sans hésitation ou médiation intermédiaire.

Mais le paradoxe de ce texte est le suivant : même en exprimant cette résistance à ce que la pensée se fasse monde, on est déjà dans le monde disciplinaire de la pensée. Même en utilisant l'expression "la pensée" dans son sens abstrait, universaliste, on convoque déjà un symbole puissant qui menace de totaliser. C'est après tout ce qui unit les philosophes : ils pensent, même si, comme Lucie Rey a eu l'occasion de le montrer hier, le statut de cette pensée est contesté, étant par exemple secondaire au sentiment chez Pierre Leroux. Mais ici, je veux souligner *la condition de possibilité discursive de cette contestation même du statut de la pensée*. En effet, pour contester le statut de la pensée, il faut avoir déjà accepté le vocabulaire de la pensée qui rend possible, qui rend pensable, ce champ de questionnements et de problématisations. Autrement dit, le paradoxe est qu'en s'opposant à l'injonction que la pensée se fasse monde, au sens large du terme monde, on est déjà en train de convoquer et même de reproduire un autre monde, un monde restreint et délimité, le monde « local » de la pensée.

Petite étude d'un corpus

Pour mieux comprendre les dimensions cosmiques de ce monde local je reprends l'exemple de cette brochure du master de Paris-8, qui est un texte polyglotte, hétérogène, pluri-fonctionnel, en fait un

texte qui parle de la pensée à des douzaines de reprises. C'est un texte qui nous permet de distinguer plusieurs formes de la "pensée," dont voici une liste non exhaustive :

(1) *La pensée d'une personne particulière.*

la pensée de Foucault

la pensée de Deleuze

En acceptant en 1847 et en 1850 d'intégrer sa pensée et son action au « socialisme », Leroux n'abandonne pas le critère au nom duquel il le rejetait en 1834, le critère de l'émancipation humaine...

(1bis) Version élargie : *La pensée comme propriété du moi, comme produit du penseur dans l'abstrait*

"Ainsi **tout penseur** est-il un comédien... quelqu'un jouant **sa propre pensée** pour l'objectiver à lui-même et aux autres."

(2) *La pensée d'un groupe social*

la pensée socrato-platonicienne

la pensée socratique

(3) *La pensée d'une nation*

la pensée allemande

la pensée française

pensées persane et chinoise

(4) *La pensée d'un temps, d'une période historique*

la pensée contemporaine

la pensée moderne

(5) *La pensée d'une entité abstraite*

Les transformations et pensées des sciences, de la politique et des arts.

Une pensée des échanges et de la communication

Une pensée des arts et de la littérature, voire de la philosophie, sinon de la politique

Les pensées de l'humanité

Cette pensée du politique... la politique et sa pensée

Les pensées de l'émancipation

(6) *La pensée qualifiée*

La pensée humaine.

Pensée formelle

La pensée critique

(7) La pensée comme domaine de métaphore

"La pragmatique contemporaine a fait la première l'expérience de l'origine de la pensée dans la communication. Elle a donc fait l'expérience de **la fragilité de la pensée et de son incapacité à atteindre son objectif pragmatique moderne** en le transformant directement en être conforme à son idéal d'autonomie..."

"Des nouveaux territoires de pensée."

(8) La pensée tout court, comme *être non-identifié*

"...pour autant qu'il existe une distinction radicale entre la pensée pure et la pensée empirique d'objets..."

"L'histoire de la pensée"

"Des interrogations inédites sur le réel, le champ de la parole, la pensée des vérités, l'instance subjective."

"Articulation de la pensée et du langage au monde."

"Modifications des formes d'attention de la pensée"

"Des pensées se séparent par un projet de littérature des paroles ordonnatrices de la tradition ou des représentations souveraines du sujet pour travailler comme grammaires de vérité une ou plusieurs configurations culturelles..."

Plusieurs observations s'imposent à propos de cette taxinomie qui mériterait d'être affinée :

1) On voit clairement ce que nous pouvons nommer la productivité discursive du mot, comme si la "pensée" opérait comme une injonction à parler. C'est un mot qui organise tout un champ de sens, dont certains sont assez conventionnels, traditionnellement institués, rien de nouveau dans l'expression "la pensée moderne," mais dont d'autres sont bien moins standardisés, "la fragilité de la pensée" n'étant pas par exemple une formule très conventionnelle à ma connaissance.

2) Malgré une certaine image de la pensée comme phénomène fondamental et fondateur, ici il me

semble que la pensée, en tant que signe, joue plutôt le rôle d'un *objet intermédiaire*. C'est-à-dire qu'elle est un signe qui tisse, qui connecte, qui se présente comme un pont sémiotique, qui rend possible de parler de choses hétéroclites en dépassant les frontières sémiotiques habituelles.

3) Il convient de rappeler que même par définition la pensée a un statut intermédiaire : selon ce que j'ai compris, la pensée se situe entre objet et sujet, entre chose et processus, parfois l'un parfois l'autre, et cette souplesse contribue sans doute à son utilité intellectuelle et à ses potentielles métaphoriques.

4) Enfin il me semble que la pensée convoque un monde alternatif, doté de toutes les coordonnées et dimensions du monde quotidien mais transposé dans son propre registre. Il y a donc des nations de la pensée, la pensée allemande ou française ; des époques historiques de la pensée, qui ne correspondent pas forcément aux périodisations dans d'autres domaines ; des spatialités de la pensée, qui nous donnent des expressions comme "des nouveaux territoires de la pensée" ; parfois même des attributs humains attribués à la pensée tout court. Une expression comme "la fragilité de la pensée," par exemple, suppose un travail d'abstraction qui ne va pas de soi.

Mais l'interprétation de la « pensée » que je propose est, il faut bien le rappeler, loin des définitions convenues. Je veux donc passer aux définitions du mot données par certains philosophes.

Un moment d'incompréhension et des réponses

Les dialogues suivants sont tirés de mes interviews ethnologiques.

Ethnologue : « J'essaie toujours de comprendre [ce que "la pensée" veut dire] ... »

Philosophe n°1 : « On a beaucoup parlé d'Aristote, de Platon, de Descartes, de Spinoza, de Hegel, de Kant, de Derrida — tout le monde sait ce que c'est, c'est des philosophes et des penseurs, c'est un objet parfaitement identifiable, ce sont des gens qui ont écrit des choses originales, intéressantes, qui aident à comprendre leurs mondes, souvent de façon — en inventant des pensées, des mots pour les dire, et qui ont une vision systématique des choses qui est assez complète. Jamais totalement complète, mais assez complète ; beaucoup plus complète que les gens de leur époque. [“Oui.”] C'est quand même une caractérisation suffisante. [“OK, merci beaucoup.”] C'est même pas un objet étrange. »

Voilà ce qu'il convient de nommer une définition traditionnelle et officielle de la pensée. Il s'agit d'une définition trans-historique, universaliste, centrée sur ce que je viens d'appeler la pensée d'une personne particulière, à savoir des penseurs confirmés. Elle semble reposer surtout sur un écart

constitutif entre la pensée et son époque : ce qui s'appelle pensée, c'est ce qui se départit de son époque, ce qui est plus systématique de son époque, ce qui est plus originale ou plus intéressant... Bref, la pensée fonctionne ici comme structure de distinction socio-intellectuelle entre les penseurs et les masses.

(J'observe en passant qu'ici nous voyons un moment de l'exposition des normes, dans lequel l'ethnologue se pose comme l'ignorant et le philosophe transmet un savoir définitionnel...)

Deuxième moment :

Ethnologue : « Je voulais commencer par cette question de ce que c'est que la pensée, ce que c'est que l'esprit... »

Philosophe n°2 : « Alors là, il faut remonter à des concepts grecs... C'est où la pensée a lieu, c'est l'organe de la pensée... La pensée c'est une capacité de s'interroger sur des finalités, de s'interroger sur comment les choses sont possibles, de s'interroger elle-même, et, par conséquent... c'est une capacité de mettre en suspens la réalité—ce qu'on appelle la réalité. La pensée va au-delà de la réalité... »

Ici il s'agit aussi d'une définition plutôt conventionnelle de la pensée. Mais ce qui est intéressant ici, c'est la métaphore spatiale qui organise la distinction entre ce qui est une pensée et ce qui n'est pas elle. Il ne s'agit pas ici d'une distinction entre le penseur et l'époque, mais plutôt entre la réalité et ce qui est au-delà de la réalité, entre l'ici-bas du donné et l'au-delà de la pensée. Mais ce qui est intéressant ici, c'est le fait que cette spatialité-ci n'est pas la seule qui définit la pensée ; parfois la pensée est censée aller au-delà, mais parfois elle est aussi censée monter au-dessus, ou également parfois descendre aux fondations ou aux racines... Ces spatialités ne sont pas forcément très cohérentes les unes avec les autres.

Un peu plus loin dans le même interview :

« Là il y a un point de vue qui échappe aux données, qui est le point de vue de l'esprit, de la pensée. C'est ça qui est voulu, qui je cherche à sauver dans un contexte où ce qu'on appelle le capitaliste cognitif, il veut s'annexer à la pensée... La pensée est devenue, la pensée est en train de devenir, c'était déjà un petit supplément d'âme, aujourd'hui c'est encore plus clair, la force du travail aujourd'hui, de la reproduction du capital, ce n'est plus la force musculaire de l'ouvrier... Il y a une

mutation majeure pour l'essentiel des pays développés, la grande force de travail aujourd'hui vient des cerveaux des ingénieurs, de ceux qui sont en train de travailler avec l'informatique, donc y a une déplacement majeure... »

Ici ce qui est intéressant, c'est la définition personnelle du philosophe comme *défenseur de la pensée*, celui qui cherche à la sauver dans un présent hostile. Il y a, me semble-t-il, presque un empilement de métaphores dans ces images de la pensée, qui fait que, d'abord, on définit la pensée dans des termes spatiales, et ensuite cette spatialité permet de donner une image du penseur en tant qu'individu qui défend un espace... Il y a aussi une tension frappante entre la définition trans-historique et universaliste de la pensée et la définition beaucoup plus historiquement spécifique du présent ; la confrontation ici convoquée entre la pensée et le capitalisme cognitif est donc une confrontation entre la noblesse universelle de la pensée et les dépréciations spécifiques de la réalité.

Brève conclusion

Si le temps me l'avait permis, j'aurais voulu parler des images plus élaborées de la pensée, notamment en les contextualisant mieux comme par exemple en citant le préambule de la déclaration d'indépendance des universités qu'a écrit le département de philosophie de Paris-8 ; on y trouve toute une pensée de la pensée, avec ses "droits et devoirs universels," ses exigences et ses libertés... Mais pour l'instant je ne citerai qu'un passage du débat entre Judith Butler et Laclau et Zizek sur la question de l'universalité. Dans ce débat, Judith Butler affirme :

"La revendication de l'universalité a toujours lieu dans une syntaxe donnée, à travers un ensemble de conventions culturelles données, dans un lieu reconnaissable." Et un peu plus loin, elle ajoute :

"Aucune assertion [d'universalité] ne peut être fait sans en même temps exiger une traduction culturelle."²

C'est précisément en ce sens que je comprends la notion de « pensée » : comme une revendication d'universalité qui est néanmoins spécifique à une culture et à une norme, et qui ne passe pas ailleurs sans traduction dans d'autres langues. Et il serait intéressant de réfléchir plus en détail sur les aveuglements et les exclusions qui s'exercent par ce mot et par tout le vocabulaire philosophique. Nous sommes ici pour analyser et pour dépasser les frontières, mais il faut rappeler que le dépassement des frontières comprend souvent la création d'autres frontières. Comme par exemple la

² Butler (2000), p. 35.

frontière de la fin du colloque à laquelle nous arrivons et aussi la frontière entre une analyse et de ce qu'elle n'a pas pu faire.

Références bibliographiques

Butler, J. (2000) « Restaging the Universal: Hegemony and the Limits of Formalism » dans S. Zizek, J. Butler and E. Laclau (ed.), *Contingency, Hegemony, Universality: Contemporary Dialogues on the Left*, pp. 11-43. New York : Verso.

Lucy, J. (1997) « Linguistic Relativity », *Annual Review of Anthropology*, 26 : 291-312.

Whorf, B. L. (1956) *Language, Thought and Reality*. Cambridge : MIT Press.